

Etty Hillesum ou le coeur pensant
Article paru dans l'édition du 30.07.99

En étudiant la vie et l'oeuvre de cette jeune juive hollandaise morte à Auschwitz, en novembre 1943, la romancière Sylvie Germain interroge une expérience spirituelle née au sein de la plus grande épreuve

Depuis que l'on a publié en français son Journal et sa Correspondance (1), Etty Hillesum n'est plus une inconnue pour qui s'intéresse à la littérature spirituelle contemporaine. On sait aujourd'hui le parcours de cette juive hollandaise née en 1914, ses succès scolaires puis académiques, sa sensualité aussi (« Ce que je trouvais beau, je le désirais de façon beaucoup trop physique, je voulais l'avoir. Aussi j'avais toujours cette sensation pénible de désir inextinguible », cite Sylvie Germain). On sait sa personnalité faite d' « ardeur en toute chose » et d' « un total esprit de liberté ». On connaît aussi l'importance de sa relation avec Julius Spier, juif berlinois émigré à Amsterdam, psychologue et mystique, dont elle fut successivement, à partir de 1941, la maîtresse, la disciple, l'amie. A travers lui, elle fit l'expérience décisive de la rencontre personnelle avec Dieu, avec cet Amour qui n'est ni « Eros » (pulsion) ni « Philia » (amitié), mais « Agapé » (pur et gratuit don de soi pour l'autre).

En 1942, sans aucune contrainte extérieure, elle décida de travailler au camp de transit de Westerbork, résolue à mettre en oeuvre les leçons apprises de Spier, qui venait de mourir. Au milieu de la barbarie qui se préparait, souhaitant étouffer en elle et autour d'elle tout sentiment de haine, elle déclarait vouloir être « le coeur pensant de tout un camp de concentration ». Sylvie Germain commente : « Un coeur pensant est plus qu'un coeur simplement aimant, c'est un amour en veille, en alarme, en action constantes. Un amour dénué de sensiblerie, qui fait front à la réalité dans toute sa sauvagerie, brave le mal avec ténacité, pugnacité. » Déportée en 1943 à Auschwitz, elle n'y survécut que deux mois, y mourant la même année, en novembre, à vingt-neuf ans. On ne savait pas alors qu'elle laissait une oeuvre spirituelle brève, certes, mais intense ; d'une intensité telle qu'elle la hisse sans conteste parmi les grands noms de la mystique.

Sylvie Germain a le mérite - et le talent - de recadrer cette oeuvre dans son contexte historique, mais aussi spirituel. Avec érudition et finesse, elle met en perspective les textes de Hillesum et ceux de deux autres grandes mystiques contemporaines issues du judaïsme : Edith Stein - récemment canonisée par l'Eglise catholique sous son nom de carmélite, soeur Teresa Benedicta a Cruce - et Simone Weil, dont La Pesanteur et la Grâce, par exemple, reste un classique de la littérature religieuse d'aujourd'hui. Cette comparaison, jamais tentée jusqu'ici, donne à voir d'étroites convergences.

Prenons la plus centrale d'entre elles : le Dieu qui se dévoile, se révèle, au coeur de l'expérience du Mal. Non pas, on s'en doute, un Dieu qui veut le Mal, mais un Dieu dont le silence même est éloquent, et dit la blessure, plus épouvantable encore que celle de l'homme. « Et si Dieu cesse de m'aider, ce sera à moi d'aider Dieu. (...) Je prendrai pour principe d'aider Dieu autant que possible et si j'y réussis, eh bien je serai là aussi pour les autres », ose écrire Etty Hillesum... On a dit, et répété avec raison, que la Shoah avait été l'expérience majeure de notre XXe siècle finissant : ce « crime contre l'humanité » a en effet contraint l'être humain à se donner les fondements éthiques du respect absolu que chacun doit à autrui - c'est l'enjeu des textes de Levinas, opportunément cités par Sylvie Germain pour donner une épaisseur également philosophique aux propos d'Etty Hillesum.

LA FAIBLESSE DE DIEU

Mais le bouleversement est aussi théologique : la possibilité et l'efficacité d'une pareille barbarie au coeur de l'homme conduisent soit à une récusation complète de Dieu comme possibilité, soit provoquent un retournement des représentations de Dieu et de ses attributs traditionnels : la toute-puissance se mue en toute-faiblesse, la force et la grandeur en abandon revendiqué. Les théologiens, qu'ils soient juifs ou chrétiens, n'ont pas fini de chercher et de trouver, dans les Écritures, une ligne souterraine, constante et pourtant souvent inaperçue, qui accrédite cette thèse de la faiblesse de Dieu. Saint Paul ne parle-t-il pas, dans la Lettre aux Philippiens, d'un Dieu qui, en Jésus, se « vide » devant l'homme, d'un Dieu qui, si l'on ose ainsi renverser les mots et les poses, s'agenouille devant l'homme ? Oui, décidément, une théologie reste à écrire, qui prendra pour axe ce consentement de Dieu à la blessure, pour que face à Lui l'homme soit à la fois libre, responsable et, tout ensemble, guéri.

Le mérite, le très grand mérite de Sylvie Germain, c'est, entre-tissant ses mots et ceux d'Etty Hillesum, de faire comprendre que la conjonction d'une destinée singulière et d'un moment crucial de l'histoire collective conduit à des bouleversements considérables en matière de pensée, de foi, de religion. Comme toujours en théologie, l'expérience - en l'occurrence, une expérience mystique personnelle hors de toute problématique ecclésiale ou doctrinale - précède et fonde le discours, et plus encore le permet. Par la délicatesse de sa plume, grâce à sa propre sensibilité spirituelle, peut-être parce qu'elle est elle-même une femme et sans aucun doute parce qu'elle est un écrivain, Sylvie Germain a noué avec Etty Hillesum un dialogue où, au sein même des affres de la mort, frémissent à chaque page et rivalisent d'audace la joie de vivre et l'incroyable grandeur de l'homme.

BENOIT LOBET